

Schaunard ne trouva rien à répondre et se mit à son tableau, lequel représentait une plaine habitée par un arbre rouge et un arbre bleu qui se donnent une poignée de branches. Allusion transparente aux doucours de l'amitié, et qui ne laissait pas en effet que d'être très-philosophique.

En ce moment, le portier frappa à la porte. Il apportait une lettre pour Marcel.

—C'est trois sous, dit-il.

—Vous êtes sûr ? répliqua l'artiste. C'est bon, vous nous les devrez.

Et il lui ferma la porte au nez.

Marcel avait pris la lettre et rompu le cachet. Aux premiers mots, il se mit à faire dans l'atelier des sauts d'acrobate et entonna à tue-tête la romance suivante, qui indiquait chez lui l'apogée de la jubilation :

Y'avait quat' jeunes gens du quartier,  
Ils étaient tous les quat' malades ;  
On les a m'nés à l'Hôtel-Dieu  
Eu ! eu ! eu ! eu !

—Eh bien, oui, dit Schaunard en continuant :

On les a mis dans un grand lit,  
Deux à la tête et deux aux pieds.

—Nous savons ça !

Marcel reprit :

Ils vident arriver un petit' sœur,  
Eur ! eur ! eur ! eur !

—Si tu ne te tais pas, dit Schaunard, qui ressentait déjà des symptômes d'aliénation mentale, je vais t'exécuter l'allégo de ma symphonie sur l'influence du bleu dans les arts.

Et il s'approcha de son piano.

Cette menace produisit l'effet d'une goutte d'eau froide tombée dans un liquide en ébullition.

Marcel se calma comme par enchantement.

—Tiens ! dit-il en passant la lettre à son ami. Vois.

C'était une invitation à dîner d'un député, protecteur éclairé des arts et en particulier de Marcel, qui avait fait le portrait de sa maison de campagne.

—C'est pour aujourd'hui, dit Schaunard ; il est malheureux que le billet ne soit pas bon pour deux personnes. Mais au fait, j'y songe, ton député est ministériel ; tu ne peux pas, tu ne dois pas accepter : tes principes te défendent d'aller manger un pain trempé dans les sueurs du peuple.

—Bah ! dit Marcel, mon député est centre gauche ; il a voté l'autre jour contre le gouvernement. D'ailleurs, il doit me faire avoir une commande, et il m'a promis de me présenter dans le monde ; et puis, vois-tu, ça a beau être vendredi, je me sens pris d'une voracité Ugoline, et je veux dîner aujourd'hui, voilà.

—Il y a encore d'autres obstacles, redit Schaunard, qui ne laissait pas que d'être un peu jaloux de la bonne fortune qui tombait à son ami. Tu ne peux pas aller dîner en ville en vareuse rouge et avec un bonnet de débardeur.

—J'irai emprunter les habits de Rodolphe ou de Comine.

—Jeune insensé ! oublies-tu que nous sommes passé le vingt du mois, et qu'à cette époque les habits de ces Messieurs sont cloués et surcloués ?

—Je trouverai au moins un habit noir d'ici à cinq heures, dit Marcel.

—J'ai mis trois semaines pour en trouver un quand j'ai été à la noce de mon cousin ; et c'était au commencement de janvier.

—Eh bien, j'irai comme ça, reprit Marcel en marchant à grands pas. Il ne sera pas dit qu'une misérable question d'étiquette m'empêchera de faire mon premier pas dans le monde.

(A Continuer)

## LE GROGNARD

MONTREAL, 12 JAN. 1884

### Communication

On nous communique copie de la correspondance suivante échangée entre le Grand Vicario Trudel et le faux prophète El-Madhi :

Khartoum, 1er Janvier 1884  
Au Directeur de l'Etendard.

Cher confrère,

Allah est grand ! Je suis à la veille d'achever la conquête de l'Afrique où le drapeau de l'Islam flottera aux quatre points cardinaux. Je me propose de m'occuper exclusivement des affaires temporelles des peuples que j'aurai conquis. Tu es justement l'homme qu'il me faut pour diriger les affaires spirituelles de mon royaume, parce que l'on m'a appris que tu étais beaucoup plus catholique que le Pape, comme moi je suis beaucoup plus mahométan que Mahomet. J'ai une peur du diable des sociétés secrètes et je crains que la franc-maçonnerie ne se glisse parmi mes muphti et autres prêtres de mon église. Ce sera toi que je chargerai de donner une interprétation orthodoxe au Coran. J'aurai aussi besoin de ton concours pour régulariser l'action des deux partis politiques qui devront nécessairement se former. Tu expliqueras à mon peuple les dangers qu'il rencontrera dans l'Islamisme libéral. Tu auras encore une mission délicate à remplir, celle de formuler un code de règlements sévères pour la discipline dans les harems. Tu verras à ce que les ennuques soient préparés d'une manière efficace à remplir les fonctions qui leur sont dévolues. Je te salue en Mahomet. Réponds de suite.

(Signé) EL-MADHI.

Montréal, 4 janv. 1884.

A El-Madhi.

Cher confrère,

Tu tombes absolument dans mon jeu. Je commence à être fatigué de combattre les erreurs, les hérésies et les mauvaises doctrines prêchées par les catholiques libéraux de la province de Québec. Je vis dans un entourage de francs-maçons, nous sommes tout au plus une vingtaine de bons catholiques, de catholiques réels dans la ville de Montréal. Il y en a à peu près autant dans la ville de Québec. Je suis dégouté des luttes stériles auxquelles je me dévoue depuis dix ans. Je serai charmé de prêcher les doctrines du Coran dans leur véritable sens. Tu ne t'es pas trompé quand tu as dit que j'étais plus catholique que le Pape. Mes amis filent un mauvais coton avec un ambassadeur qui a été envoyé de Rome en Canada pour régler nos difficultés religieuses. Si la décision du Saint-Siège est en faveur de Laval, comme probablement elle le sera, je suis décidé à abandonner la province de Québec

à son triste sort. Rendu dans le Soudan je ferai distribuer des millions de copies de mon syllabus conjugal, ce qui aura pour effet de rehausser le niveau moral dans les harems. Avant de partir pour l'Afrique je dois aller faire visite à M. MacKay, le millionnaire qui devra me fournir les fonds pour continuer pendant mon absence la publication de l'Etendard, la feuille la plus religieuse du nouveau monde. Je t'envoie mille salutations.

(Signé) TRUDEL,

Grand-Vicario de la province de Québec.

### Une farce de Mousseau.

La scène se passe à Québec, sur la rue Buelo.

Mousseau se rend à son bureau d'un pas tranquille et lent, songeant à sa résignation prochaine. Comme dans la complainte du Vendredi Saint, son cœur veut et ne veut pas. Il a l'air de la statue de l'angoisse sculptée par la main du doute.

Il rencontre M. Faucher, le député de Bellechasse, portant sous son bras une demi-douzaine de statuts provinciaux, et tenant à la main une sacoche de voyage.

—Où allez-vous comme ça, Faucher ? Vous ne paraissez bien pressé.

Je pars à l'instant pour St-Charles de Bellechasse où je dois surveiller les intérêts de quelques uns de mes commettants dans une contestation d'expropriation faite par le gouvernement.

Je voudrais vous avoir demain matin à onze heures et demie à mon bureau.

—Ma présence est indispensable demain à Bellechasse. L'affaire est urgente. N'y a-t-il pas moyen de remettre notre entrevue à après-demain ?

—La chose est importante. Je vous invite à venir demain matin à onze heures et demie sans faute. L'affaire ne peut se remettre.

J'y serai, répondit Faucher après quelques secondes de réflexion.

Mousseau continua sa route lentement. Faucher s'était fait une méditation mentale extrêmement profonde. Il était évident que le Premier le mandait à son bureau pour lui offrir un portefeuille dans le remaniement de son cabinet. Faucher, depuis son élection, caresse l'espoir de devenir ministre en accolant le mot honorable devant son nom qu'il a déjà agrémenté de plusieurs titres sonores. Le moment tant désiré était enfin arrivé. Il allait recevoir le couronnement de sa vie politique. Il alla trouver un jeune avocat de ses amis et lui jura de le remplacer à St. Charles le lendemain. Il lui passa des paporasses et des statuts avec une vingtaine de piastres. Il lui murmura à l'oreille qu'il avait entré dans le cabinet Mousseau et qu'il aurait prochainement l'occasion de lui prouver sa reconnaissance pour le service qu'il demandait. L'avocat accepta et partit.

Pas n'est besoin dire que ce soir-là maître Faucher fit des rêves dorés. Le lendemain matin il s'astiqua de son mieux et s'agita comme une queue de veau sur la rue St. Jean en attendant l'heure du rendez-vous.

A onze heures vingt-cinq minutes il commençait à faire pied de grue dans l'antichambre du Premier Ministre.

A midi moins quart le messager de service lui dit qu'il pourrait entrer dans le bureau privé de M. Mousseau.

Les deux politiques se serrèrent la main de la manière la plus cordiale et s'engagèrent dans une conversation banale qui dura environ un quart d'heure. Faucher grillait d'impatience, il lui tardait d'apprendre la raison pour laquelle il avait été invité au rendez-vous extraordinaire. Sa patience s'étant lassée il posa la question carrément au Premier.

—Ah ça ! vous m'avez fait venir ici pour une affaire d'importance et j'ai du perdre une quarantaine de piastres en ne me rendant pas à St. Charles. Que voulez-vous de moi ?

—Je vous invite à dîner avec moi à une heure, en compagnie de Wurtele et de Starnes et autres de mes collègues.

Tableau ! L'invitation de Mousseau avait produit sur Faucher l'effet de la tête de Méduse. Tous ses châteaux en Espagne s'écroulèrent, ses rêves s'évanouirent et ses illusions se dissipèrent comme une vaine fumée.

### Une scène sur les petits chers

—Merci, monsieur.

Le monsieur à qui ces paroles venaient d'être adressées tressaillit et une pâleur mortelle envahit sa figure. Il saisit une des lanternes de cuir fixées à la toiture du char urbain. Il se pencha vers la dame qui avait parlé et lui dit :

—Résidez-vous à Montréal, madame ?

—Monsieur, fit la dame d'un air blessé.

—Répondez-moi de grâce, madame, je vous en supplie, reprit l'homme agité. Il ne s'agit pas de badiner. Etes-vous étrangère ici ou êtes-vous née à Montréal ?

—J'ai toujours résidé ici, répondit la dame vivement.

—Est-ce possible ? murmura l'homme frappé d'étonnement et vous ne portez pas de médailles, ni aucun ruban ou insigne d'honneur rien pour montrer que vous n'êtes pas comme les autres, mais juste oiel, quelle différence ! Quoi ! madame, j'ai toujours voyagé sur cette ligne depuis que elle a été construite et jamais une personne de votre sexe ne m'a remercié ouvertement pour un siège jusqu'à ce moment !

### Les mangeurs de tartes

Des milliers de curieux ont assisté l'autre soir à un match de mangeurs de tartes dans le restaurant Mabley, à Detroit. Il y avait vingt-sept compétiteurs, tant blancs que noirs. Chacun a reçu sept tartes, et au signal donné, à 7 heures, toutes les mâchoires ont commencé à fonctionner. Les deux premières tartes n'ont pas fait un pli, mais à la troisième deux des concurrents se sont retirés de la lice. A la cinquième ils n'étaient plus que trois, trois nègres dont la double rangée de dents montait et redescendait avec la régula-

rité et la célérité d'un mécanisme. La sixième tarte engloutie, un seul a eu le courage d'affronter la dernière. Il l'a saisie dans la main et brandie d'un air de triomphe ; et se souvenant soudain qu'il n'avait plus que deux minutes pour sortir vainqueur de l'épreuve, il l'a rompue en deux, et avec des efforts évidents qui faisaient pâmer de rire les spectateurs il a englouti successivement les deux moitiés avant que le délai fatal fût écoulé. En conséquence, il a été proclamé champion. Son nom est Lancoer.

### Le Prophète des Végétariens

Les journaux ayant annoncé l'arrivée à Paris de M. Jonathan-Edward Claiss, chef de la secte végétarienne en Amérique, nous avons eu la curiosité de rendre visite à ce prophète d'un nouveau genre, et nous lui avons fait demander une entrevue, qu'il nous a accordée tout de suite. C'est dans le salon de l'hôtel de Liverpool, où il loge, qu'il nous a reçu.

\* \*

Jonathan Edward Claiss, âgé de soixante-dix ans environ, est un grand vieillard aux cheveux tout blancs, qui rappelle par son allure le défunt père Gagne. Même figure maigre, même manière de porter les cheveux, mêmes gestes saccadés et semblables à ceux d'un pantin de Nuremberg. Il a les yeux si brillants qu'on y croit voir passer des éclairs de folie.

M. Claiss nous a accueilli d'une façon extrêmement courtoise et, après un vigoureux *shake hands*, nous a invité à nous asseoir. Puis, tout de suite, en homme qui a souvent été interrogé par des journalistes, il s'est mis à nous raconter comment il avait été amené à se faire l'apôtre du végétarisme.

—Jusqu'en 1868, nous a-t-il dit, j'avais été un homme comme tous les autres, et, comme j'avais grand appétit, je faisais même abus de la chair des animaux.

Mais Dieu résolut de me punir de manger ainsi des êtres ayant une âme comme nous, sachez-le bien, monsieur. Je tombai donc gravement malade de la fièvre typhoïde, et l'on crut que j'allais mourir. Mais moi, je sus tout de suite que j'en reviendrais, parce que, dans mes heures d'insomnie, je voyais au pied de mon lit le spectre de Pythagore, qui était envoyé par Dieu et qui m'ordonnait en termes énergiques, de consacrer ma vie à combattre la nourriture animale, sitôt que je serais guéri...

\* \*

Le plus sérieusement du monde, nous demandâmes à M. Claiss comment était Pythagore.

—Maigre, avec de grands cheveux des yeux bleus, une longue barbe noire et une robe brune, nous répondit-il. Comme il était impalpable, la lumière passait au travers de son corps. J'entendais très distinctement sa voix. Il m'apprit que ceux qui se nourrissent de viande rencontraient dans l'autre monde des âmes des bœufs, des moutons et des volailles qu'ils avaient mangés, et étaient poursuivis par elles pendant l'éternité. Il m'énuméra de plus toutes les maladies que sont susceptibles de contracter ceux qui mangent de la viande. Il n'y en a pas moins de trois cent soixante, ainsi que je le ferai savoir dans les conférences publiques que je vais organiser à Paris.

—Et que faites-vous, une fois guéri de votre fièvre typhoïde ?

—Je fis mettre dans tous les journaux de Baltimore, où j'habitais, un avis annonçant que j'offrais de nourrir gratuitement tous ceux qui voudraient s'adonner au régime végétarien. Je n'eus d'abord que les pauvres ; mais, à la suite des banquets